

LA FEMME...

DANS L'ANTIQUITÉ

DANS LES LIGNES QUI SUIVENT, NOUS NOUS SOMMES BORNÉS A CONSIDÉRER LE RÔLE DE LA FEMME ANTIQUE DANS LES CIVILISATIONS DITES MÉDITERRANÉENNES (MÉSOPOTAMIE, ÉGYPTÉ, GRÈCE, ROME, ETC...). CERTES, NOUS N'IGNORONS PAS L'IMPORTANCE DES ÉCHANGES DE TOUS ORDRES QUI EURENT LIEU ALORS AVEC D'AUTRES RÉGIONS, PARTICULIÈREMENT AVEC L'INDE ET LES «*BARBARES DU NORD*». MAIS, PUISQU'IL EST A PEU PRES ADMIS QUE LES RÈGLES DE NOTRE «*CIVILISATION*» DÉCOULENT DE CELLES DES RÉGIONS PRÉCITÉES, NOUS AVONS PENSE QU'IL ÉTAIT BON. DANS UN BUT DE CLARIFICATION, DE SE LIMITER.

DE LA PRÉHISTOIRE A L'HISTOIRE

Il est évidemment très difficile de se faire ne serait-ce qu'une idée de la condition des femmes pendant la période préhistorique. D'abord parce que les sources actuelles de renseignements dont nous disposons sont à la fois trop rares, trop fragmentaires et trop sujettes à de multiples interprétations, ensuite parce qu'il est bien évident que cette condition fut très variable selon les époques et les régions.

Il est aussi très difficile d'imaginer les réactions des individus lorsqu'ils découvrirent la relation existant entre «*l'acte d'amour*» (c'est-à-dire, à l'origine, l'imitation de la copulation animale) et l'enfantement. La «*femme-objet*» de soulagement physique se transforma en «*femme-mère*» et, dès cet instant, elle devint le véritable lien entre les générations et son importance ne cessa de grandir.

Bien sûr, cela ne veut pas dire que sa situation fut toujours très enviable et lorsque, par exemple, les tribus se faisaient la guerre, les vainqueurs, après avoir brûlé, pillé et massacré, emmenaient, liés les uns aux autres, les troupeaux et les femmes. Le soir, la chair des animaux volés servait à fêter la victoire tandis que tous les mâles de la tribu se succédaient sur le corps des captives.

En ces temps lointains, où, lorsque le mâle n'était pas «*propriétaire*» de plusieurs épouses, les femmes appartenaient à la communauté et étaient donc les «*épouses de tous*», ces rudes manières ne devaient pas beaucoup les changer des façons de faire de leurs habituels compagnons. Et, qui sait, les réactions féminines étant, déjà à cette époque, particulièrement imprévisibles, peut-être éprouvaient-elles du plaisir à connaître de nouveaux partenaires?

DE BABYLONE A ATHÈNES

Du fait de «*l'utilisation en commun*» des charmes féminins, les sociétés préhistoriques ne pouvaient être que matriarcales et la descendance ne pouvait tenir qu'aux femmes. Il en fut ainsi dans les premières cités antiques. A Babylone, sous le règne d'Hammourabi (1700 avant notre ère), la jeune fille appartenait au père, qui la céda au mari pour un prix convenu. Mais la dot restait possession de l'épouse et était transmise à ses enfants par la suite. La Babylonienne occupait donc une position sociale importante (il y avait des femmes juges, sénateurs, témoins, secrétaires, etc...), d'autant plus que sa liberté sexuelle était grande. Par exemple, chaque année, elle se livrait aux rites orgiaques de la fertilité et se prostituait en l'honneur d'Ishtar (1).

En Égypte, où toute chose était la propriété du pharaon, chaque roi épousait la fille de son prédécesseur et, comme déjà les «*grandes familles*» faisaient la loi, on n'hésitait pas à célébrer des mariages entre frères et sœurs.

Dans la Grèce antique, il est curieux de constater que la femme fut infiniment plus libre socialement et sexuellement à Sparte qu'à Athènes. Il est vrai que «*la sujétion des femmes procède d'une volonté, chez les*

(1) Déesse de la volupté.

hommes, de continuer la famille et d'en préserver le patrimoine. Qu'une société se trouve où la propriété privée est interdite aux hommes et où l'idéal familial est rejeté, les femmes y disposeront d'une liberté presque absolue et d'une influence considérable» (2).

Les Athéniens ne manquaient pas de se scandaliser de la tenue des filles de Sparte qu'ils qualifiaient de «*nymphomanes*» (peut-être avaient-ils peur que leurs épouses ne les imitent! Euripide écrivait dans «*Andromaque*» (424 avant notre ère):

«... Une fille de Sparte ne saurait être vertueuse. Elles se baladent en compagnie de garçons aux cuisses nues, et, toutes débraillées, font la course ou luttent avec eux. C'est intolérable!...» (3).

Pareille liberté se retrouvait chez les Étrusques dont les femmes ne s'ennuyaient pas! Jugez plutôt:

«... Elles ne dînent pas en compagnie de leur mari, mais des hommes qui se trouvent présents, buvant à la santé de qui leur chante. Elles sont terriblement portées sur la boisson et remarquablement jolies. Les Étrusques élèvent tous les enfants qui naissent, sans qu'on sache jamais qui en est le père. Adultes ils procéderont de la même façon et mèneront la même existence que ceux qui les auront élevés, participant souvent à d'amples libations et fréquentant toutes les femmes. Les Étrusques feront sans vergogne n'importe quoi en public, et se laisseront faire n'importe quoi: c'est la coutume chez eux» (3). Heureux Étrusques ! Et ils ne s'en portaient pas plus mal!

ROME ET LES DÉBUTS DE LA CHRÉTIENTÉ

Rome passa très vite, du fait de l'établissement d'un «*dieu familial*», du matriarcat au patriarcat.

En effet, chaque famille ayant son «*dieu propre*», changer de famille équivalait à changer de «*dieu*». Dans une famille aussi définie et structurée, la jeune fille échappait à la puissance absolue de son père pour se soumettre à la puissance tout aussi absolue de son mari qui avait droit de vie et de mort sur elle comme sur tous les habitants de la maison.

La rigueur romaine était telle que, l'adultère étant, bien entendu, interdit, des femmes mariées tournèrent la loi, et se firent enregistrer comme prostituées afin d'être libres, échappant ainsi à la juridiction des cours spéciales instituées pour le règlement des cas d'adultère ou de divorce.

Une telle société constituait un ferment particulièrement bien adapté au développement d'une religion monothéiste et autoritaire et, un peu avant le deuxième siècle de notre ère, les premiers moralistes chrétiens commencèrent à déverser sur le monde leurs conceptions misogynes et à les imposer.

DE LA PROSTITUTION SACRÉE A LA FONDATION DES BORDELS

Avant de clore ce rapide tour d'horizon sur la condition de la femme dans l'antiquité, il m'a paru intéressant de dire quelques mots de la prostitution.

Aux temps préhistoriques, le voyageur, ou le visiteur, était, parfois, accueilli avec bienveillance: on lui offrait le gîte, le couvert, la couche et la femme par-dessus le marché. Nul ne songeait à se plaindre de ces pratiques si hospitalières et, somme toute, si agréables. Ce n'était pas encore véritablement de la prostitution, mais la femme était déjà considérée comme un objet que l'on pouvait acheter, ou prêter.

La prostitution apparut véritablement au grand jour lorsque les premières religions se constituèrent. Les premiers prêtres, qui avalent déjà un sens commercial particulièrement développé, contraignirent les femmes à se prostituer périodiquement dans les temples. Ce fut l'âge d'or de la prostitution sacrée et comme les «*bénéfices*» étaient réservés au clergé d'alors, ce dernier ne manquait pas d'encourager les «*bourgeoises*» à se faire sauter avec allégresse.

Et il arriva ce qui devait arriver: les femmes prirent goût à la chose et se mirent à leur compte. La prostitution se «*laïcisa*»; les femmes devinrent savantes et les hommes commencèrent à se ruiner pour les belles hétaires.

(2) Simone de Beauvoir, «*Le Deuxième Sexe*».

(3) Cité par Charles Seltman: «*La femme dans l'Antiquité*».

Malgré ces «*francs-tireurs*», les temples continuaient à s'enrichir. Et, un jour que le Trésor de la République athénienne était au plus bas, le législateur Solon ((140-553) eut l'idée de fonder un «*dictérion*», c'est-à-dire un vulgaire bordel. L'affaire prit de l'extension, et, à Rome, les putains occupèrent des positions importantes.

De nos jours, malgré l'action des tartuffes du M.R.P., l'industrie semble être encore particulièrement florissante...

LA FEMME MÉPRISÉE

Ainsi que nous lavons vu, l'Église chrétienne (elle ne fut pas la seule, d'ailleurs!) allait, peu à peu, considérer la femme comme un être inférieur, particulièrement malfaisant et les «*choses du sexe*» comme inventions du «*malin*». Saint Jean Chrysostome (347-407) ne déclarait-il pas que «*de toutes les bêtes sauvages, il n'en est pas une aussi nuisible que la femme*».

Livrée à des hommes bornés, sectaires, souvent complètement cinglés, et presque toujours, du fait de leur vie monacale, portés vers la pédérasie, l'Église allait développer sa doctrine misogyne et l'imposer à la femme une condition de subordination dont elle ne s'est pas encore relevée.

L'Église n'a jamais réussi à obtenir l'acceptation universelle de sa réglementation sexuelle, mais elle a finalement pu imposer l'abstinence à une échelle suffisante pour produire une bonne récolte de maladies mentales. Ce serait exagérer à peine que d'affirmer que l'Europe au Moyen Age en vint à ressembler à un vaste asile de fous» (3).

Le pire, c'est que ça n'a pas beaucoup changé depuis!

DANS LE SOCIAL

La réaction de la femme envers la position sociale que lui assigne la morale, les coutumes, les religions, la tradition, l'histoire enfin, est équivoque. Certes, l'inégalité juridique et économique des sexes est constatée dans la plupart des sociétés à tous les instants de l'histoire. Et la littérature nous présente la femme sous deux aspects, esclave assujettie dans le couple et dans la société, a un rôle mineur ou bien reine assurant par le sexe une suprématie momentanée toujours remise en question par le caprice du mâle dont de toute manière elle reste sa propriété. La lithographie nous l'a décrite invariablement à travers les âges, soit courbée sur le rouet, soit vautre à demi-nue sur un lit d'apparat et le poète la chantera dans ces deux attitudes qu'il magnifiera, mais rarement il l'installera sur le même plan que son compagnon qui n'acceptera d'elle, qu'une supériorité, momentanée et de complaisance, engendrée par le rut; et lorsque le savant se penchera sur la vie des êtres, ce sera l'histoire de l'homme qu'il nous décrira donnant ainsi une estampille scientifique à l'inégalité des sexes.

Cependant, lorsqu'on examine en profondeur le rôle de la femme dans le couple, dans la société, dans l'histoire, on s'aperçoit que la part qui revient à la femme dans l'évolution est plus importante que la tradition veut bien nous le laisser croire. Disons qu'elle a été par l'homme et par les lois privée de la représentativité et que pendant des siècles elle a allègrement abandonné à la vanité de l'homme ce miroir aux alouettes pour des réalités, plus secrètes et plus profondes et l'on peut constater que chez des peuples les plus imbus de la supériorité du mâle, un matriarcat larvé n'a jamais cessé de régner, qui étendit son champ bien au-delà de la maison, domaine réservé de la femme, vers l'économie du couple et la destinée de la progéniture.

Lorsqu'on parle des êtres, l'égalité formelle ne veut rien dire: je pense pour ma part qu'il s'agit de poser le problème sous la forme de l'égalité entre les différenciations biologiques. Et il semble bien que c'est l'égalité dans la différenciation que la femme a recherchée au cours de l'histoire, c'est-à-dire moins le droit d'exercer les facultés propres à l'homme que celui d'exercer avec plénitude ses propres facultés, et si on a bien en vue la différenciation biologique des deux sexes, peut-on penser alors que cette tyrannie du sexe que l'homme ressent plus intensément a été un des éléments qui a permis une certaine égalité dans le partage des responsabilités du couple. Cependant, s'il va de soi que l'homme est plus apte à porter un fardeau et que la femme est davantage attirée par des travaux d'aiguilles. Il reste qu'entre ces deux exemples extrêmes, il existe toute une série d'actes ou l'opposition entre les sexes a pu s'exercer et donner matière à la revendication égalitaire. Il est vrai d'ailleurs que si l'on en croit Freud, il existerait chez chaque individu des éléments latents du sexe opposé et on pourrait alors penser que la revendication égalitaire des sexes

s'explique par l'effort de l'être pour exploiter toutes les facultés qui bouillonnent en lui. Mais laissons Freud qui nous amènerait trop loin et de toute façon. Il s'agit là de réactions psychiques qui laisse intacte la différence biologique entre les êtres.

Si à travers l'histoire, la revendication de la femme consiste moins à se substituer à l'homme qu'à obtenir une entière liberté qui lui permette l'épanouissement de ses propres facultés, au milieu du siècle dernier le féminisme moderne naît et la femme ou plutôt une certaine catégorie de femmes, par le biais de la littérature va poser le problème de l'égalité politique et sociale de la femme. Mais là encore la femme va surtout s'attacher à obtenir la gestion d'œuvres qui lui semblent rentrer traditionnellement dans ses attributions plutôt que de disputer à l'homme ce qu'elle continue à considérer comme un domaine qui lui est interdit. Et c'est par les moyens de la politique que la revendication égalitaire, totale sera posée.

Le féminisme à travers George Sand, Marie d'Agoult, Flora Tristant prend une forme agressive, la revendication égalitaire s'inscrit jusque dans l'aspect que la femme va prendre et qui va se rapprocher autant que la bizarrerie de la nature le permet de celui de l'homme (cravate, pantalon, etc...). Mais ce mouvement restera littéraire, de surface, freiné par les traditions, la morale en place, peut-être plus encore par l'explosion romantique de la littérature et des arts qui, par une contradiction étonnante sera révolutionnaire dans son propos, mais tentera à travers la sublimation de l'amour-passion à féminiser la femme, ce qui revenait à combattre le féminisme égalitaire dont les tenants pourtant appartiennent tous à l'école romantique.

La lutte sociale qui va alors s'engager va pousser le féminisme en dehors des salons littéraires, et le misérabilisme va arracher l'aspect de la femme moderne de l'époque à l'exhibitionnisme pour en faire une nécessité sociale. La femme revendique non plus ses droits, mais le droit de l'humanité au pain quotidien et lorsque Victor Hugo, dans «*Les Misérables*» nous montre la fille de Thénardier couverte de haillons faits d'un costume de garçon on sent, bien qu'il ne s'agit plus là d'exhibitionnisme mais d'une misère qui impose aux enfants, à quelque sexe qu'ils appartiennent, de revêtir les vêtements des aînés, au fur et à mesure que les leurs deviennent trop étroites.

L'ouvrière se dresse alors au côté de son homme pour assurer le droit à la vie de sa classe, Louise Michel, Élisabeth Dmitrieff, Nathalie Le Mel, Andrée Léo, Paule Minck, vont se mêler au mouvement ouvrier et prendre une part avec leur compagnon à la *Commune de Paris*.

Certes, les revendications particulières de ces femmes seront égalitaires et s'inscriront dans les revendications générales de la classe ouvrière, mais on ne peut pas ne pas remarquer que les tâches qui seront les leurs, qu'elles choisiront, seront spécifiques à leur sexe et que l'égalité sera également une égalité différenciée par le caractère différent des sexes et le «*Comité de vigilance des citoyennes de Montmartre*» qu'anima Louise Michel créera un corps d'ambulancières, demandera la disparition des prostituées sur la voie publique et l'élimination des religieuses dans les hôpitaux et dans les prisons.

Enfin on est bien obligé de constater d'une part, et si on excepte Élisabeth Dmitrieff, que la féminité de la femme disparaît dans la lutte sociale et que de toute façon la masse des femmes demeure nettement en retrait de son avant-garde égalitaire.

Notre époque a vu l'émancipation quasi-totale de la femme dans le domaine politique et économique tout au moins dans les pays occidentaux. Dans le domaine économique par exemple, on peut constater que la promotion économique n'est plus limitée par la loi à part de rares exceptions, mais par l'homme lui-même ou même par la femme sur laquelle pèsent encore comme une chape de plomb les morales souvent contradictoires secrétées par les civilisations et qui se sont accumulées depuis des millénaires. On peut dire que sur le plan purement politique il en est de même. Les guerres, l'évolution des techniques ont eu une part au moins aussi importante que le féminisme égalitaire sur cette évolution de la condition de la femme dans la société moderne.

Pratiquement, rien aujourd'hui n'entrave sa marche vers la parité avec l'homme, que la femme elle-même, - car si on peut déceler les résistances de l'homme, il est certain que l'égalité totale serait au bout de la lutte que mène la femme à partir des positions qu'elle a conquises. Mais la femme désirerait-elle cette victoire complète?

Car il faut bien le constater, la femme ne revendique qu'une part modeste des bénéfices qu'elle a conquis, et, en tout cas, elle fait un choix dans ces bénéfices. Elle a revendiqué le droit au travail, et une masse considérable de femmes aujourd'hui travaillent plus par nécessité que par le goût de l'indépendance que ce

travail procure. Son introduction dans la politique reste timide, peut-être parce que la masse des femmes refuse encore à accorder le même crédit à la femme placée à la direction des affaires et de la politique d'un pays, qu'à l'homme. Et enfin lorsque la femme accède à de hautes directions politiques et économiques, elle assume dans ces directions à des postes que d'un commun accord les hommes comme les femmes se sont mis d'accord pour considérer comme son domaine propre.

On a l'habitude d'expliquer ce phénomène par la lourde hérédité morale qui pèse sur elle et si cela est certainement vrai, cela n'explique pas entièrement le comportement de la femme devant sa liberté toute neuve. Je crois pour ma part que la femme réclame moins la parité totale avec l'homme que l'égalité dans l'appréciation des tâches différentes imparties à l'homme et à la femme par leur constitution propre et que le problème qui se pose pour les êtres, la garantie de la parité entre leurs différentes facultés, entre la diversité de leur possibilités manuelles et intellectuelle se pose également non pas seulement à travers la diversité des êtres, mais également à travers la diversité des sexes. Je disais plus haut que la réaction égalitaire de la femme avait quelque chose d'équivoque. Et c'est vrai, dans ce sens qu'à travers les siècles l'avant-garde féministe a réclamé une égalité totale alors que la masse féminine a choisi une réalité dans la différenciation et là encore il nous faudrait revenir à Freud et c'est certainement dans l'acte de fécondation et dans la poésie dont on l'enrobe qu'on trouverait l'explication de ce comportement du sexe dit faible.

De tout temps, les anarchistes ont été pour l'égalité complète de la femme dans tous les domaines où l'activité de l'être peut s'exercer. Il s'agit là d'une revendication idéaliste, de raison. Mais cette égalité suppose naturellement des droits mais également des devoirs. Elle ne peut être, si elle se veut formelle, à sens unique. Et pourtant jamais les anarchistes n'ont prétendu obliger la femme à certains travaux sous prétexte que les hommes y étaient astreints. Cela tient, bien sûr, au fait que les anarchistes sont contre toutes les contraintes et que pas plus que pour les hommes, ils n'entendent obliger les femmes à accomplir des actes qui leur déplaisent, mais cela tient aussi certainement à la différence biologique et psychique qui existe entre êtres du sexe opposé et que chacun en dehors même des morales de circonstances ressent comme une évidence.

Nous continuerons donc à revendiquer l'égalité complète des sexes qui permet à chacun d'eux un choix à l'échelle humaine et nous pensons que la conformité des êtres suivant leur sexe et leur caractère biologique donnera à leur choix les limites qui sont celles que la nature même revendique.

DANS LA LITTÉRATURE ET LES ARTS

Malgré tous les éléments fragmentaires dont les intellectuels peuvent disposer, l'histoire objective de la littérature et de la création artistique féminines reste à écrire.

Cette histoire, non-conformiste qui pourrait prendre son départ au Moyen Age avec Christine de Pisan (1364-1430) ne manquerait pas de soulever un bon nombre de questions.

Et d'abord, ces dames de l'aristocratie dont les historiographes officiels ne nous disent que le plus grand bien, furent-elles les auteurs de leurs œuvres? N'eurent-elles pas recours, comme cela se pratique encore aujourd'hui, à des «nègres»?

On nous dit que Christine de Pisan, «*veuve de bonne heure (1389), eut à résoudre pour elle et ses trois enfants de graves embarras d'argent; elle écrivit pour vivre*». Est-ce une preuve? Même si elle «*se fait surtout remarquer par la vigueur de ses convictions féministes*». Les nègres connaissent leur métier...

Même question pour Marguerite de Navarre (1492-1549) sœur de François 1^{er}. Qui a écrit «*l'Heptameron*»?

Même question encore pour Mme de La Fayette (1634-1692).

D'ailleurs, à ce sujet, nous rappellerons la tentative de M. Marcel Langlois qui, en 1939. attribuait la «*Princesse de Clèves*» à Fontenelle.

Négligeons les mondaines qui tenaient salon: elles n'ont rien créé, elles ne nous intéressent pas. Arrêtons-nous plutôt un instant en compagnie de Louise Labé (1526-1565), la première femme sans particule de notre petite histoire littéraire. Poète, elle fut aussi une des premières à protester contre la condition servile de la femme à son époque.

«*Sa poésie est le cri le plus continûment féminin de toute notre littérature*» estime le *Dictionnaire Seghers* des auteurs.

Avec Mme de Sévigné (1626-1696), nous quittons le domaine de la littérature pour celui de la correspondance privée. Laissons cela aux rats de bibliothèques, aux videurs de poubelles, aux pilleurs de greniers. Gardons à Mme de Sévigné sa place de témoin d'une époque et d'une classe, mais rien de plus. Mme de Sévigné ne fût pas une créatrice. D'autres mères avant elle ont écrit à leurs filles des lettres aussi attentionnées. «*Il n'y avait pas de quoi faire des grimaces*», dirait Françoise Sagan.

Au 18^{ème} siècle, celui des *Lumières*, les mondaines continuent à tenir salon. Les vieilles précieuses sont mortes dans leurs écrins, d'autres ont pris la succession. Marquises et duchesses, ça aime à s'entourer de beaux esprits, ça prise et ça méprise. «*J'ai du bon tabac dans ma tabatière...*».

Mme Vigée-Lebrun (1755-1842) est une portraitiste rigide, pas une créatrice. Avec Mme de Sévigné, elle ne passe à la postérité qu'à titre documentaire. Avec les lettres de l'une et les tableaux de l'autre, on ne risque rien: on peut compléter sans danger les manuels d'histoire.

Mme de Staël (1766-1817) «*résume assez bien le 18^{ème} siècle: siècle de salons (elle a paru au salon de sa mère et reste toute sa vie amoureuse de conversations), siècle de philosophes (elle donne dès 1789 des Lettres sur Rousseau); du siècle raisonneur et sentimental, elle retient d'ailleurs l'aspect cosmopolite plus que l'aspect "citoyen"*».

Son œuvre sera vite démodée. C'est pourtant celle d'une authentique femme de lettres créatrice.

Après Mme de Staël qui a frayé le chemin au romantisme en France, une seule femme a joué un rôle important dans le mouvement qui s'épanouit alors: George Sand (1804-1876).

Romancière et militante féministe, elle est la principale (sinon la seule) créatrice française au 19^{ème} siècle, alors que se distinguent en Angleterre les sœurs Brontë, surtout Charlotte (1816-1855) et Emily (1818-1848), ou aux U.S.A., Emily Dickinson (1830-1886). Contemporain de George Sand, le peintre Rosa Bonheur (1822-1899) en subit l'influence et suivit son exemple dans ses «*extravagances*» vestimentaires.

Plus tard, les françaises ne participeront pas davantage au mouvement symboliste. Mais, chez les impressionnistes, Berthe Morisot (1841-1895) tient sa place. En tant que peintre, elle prendra part à presque toutes les manifestations de la nouvelle école et (tout se tient) épousera le frère de Manet. Une autre peintre, élève de Manet cette fois, Eva Gonzalès (1849-1883), laisse une œuvre relativement importante.

Il faudra attendre Colette (1873-1954) pour entrer enfin dans l'ère de la littérature féminine contemporaine.

Oublions Anna de Noailles (1876-1933), qui n'a pas innové en poésie, pas plus que Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) ne l'avait fait en son temps. Oublions aussi Rosemonde Gérard et autres Gérard d'Houville. Laissons ce charnier aux cannibales de la poésie ronflante. La vraie poésie se passe de redondances.

Au demeurant, ce qui nous intéresse n'est pas l'ouvrage de dame (poésie ou aquarelle), mais l'œuvre (roman ou essai et peinture ou sculpture) digne de figurer dans n'importe quelle bibliothèque, dans n'importe quel musée, sans paraître inférieure à l'œuvre d'un homme.

Colette ne se rattache à aucun groupe. Après avoir travaillé sous la férule de Willy, elle est devenue, selon P.-H. Simon, «*un des grands écrivains et la meilleure romancière de son époque*».

A Colette sur le plan littéraire, correspond Marie Laurencin (1885-1958) sur le plan pictural. Même féminité, même sensibilité. Mais si Colette est parvenue à faire figure de grand écrivain, Marie Laurencin n'a jamais fait figure de grand peintre. Peut-être y a-t-il là quelque injustice? Surestimation d'un côté, sous-estimation de l'autre? Avouons que pour notre part nous trouvons quelque mièvrerie dans l'œuvre de Marie Laurencin. Plus forte apparaît la peinture de Suzanne Valadon (1867-1938) mère de Maurice Utrillo.

Aussi éloignée de Colette que l'eau du feu, Simone de Beauvoir persévère dans ses travaux de philosophie, essayiste, romancière et dramaturge. C'est vrai, chemin faisant nous remarquons que les femmes

n'ont pas (ou si peu) écrit pour le théâtre. Simone de Beauvoir fait exception avec «*Les bouches inutiles*».

En même temps que Louise de Vilmorin dans les lettres et Marie-Laure (de Noailles) dans les arts qui perpétuent la tradition des mondaines mais y ajoutent la création, des intellectuelles farouches suivent la voie tracée par Simone de Beauvoir.

Dans ce peloton confus nous citerons: Colette Audry, Marguerite Duras, Nathalie Sarraute et Françoise d'Eaubonne.

En marge il faudrait situer l'œuvre exemplaire de Simone Weil (1909-1943) (4). Il faudrait surtout se pencher sur ses textes (documents remarquables) de «*La condition ouvrière*», récemment réédités dans la collection de poche *Idées* (N.R.F. Gallimard). Nous nous proposons d'y revenir un jour prochain.

Il faudrait encore parler des romancières Elsa Triolet, Françoise des Ligneris, Célia Bertin, Dominique Rotin, Christine de Rivoyre, Christiane Roche fort.

Et puis les benjamines: Claude Frère, Poucette (aussi bien peintre qu'écrivain), Françoise Mallet-Joris, Nicole Louvier, Françoise Sagan.

Il faudrait parler des peintres Louise Hervieu, Maria Blanchard, Hermine David, Sonia Delaunay, Léonore Fini, Mariette Lydis, Valentino Hugo, Guily Joffrin (spécialiste de nus), Corsi.

Dans ce bilan nous constatons l'absence des musiciennes. Certes, les femmes parviennent à être d'excellentes interprètes mais les créatrices, en l'occurrence les «*compositrices*», sont rares. Un seul nom vient immédiatement sous la plume: celui de Germaine Tailleferre, du *groupe des Six*.

On nous pardonnera les omissions. Il était évidemment impossible d'énumérer ici toutes les femmes écrivains ou artistes. Nous l'avons dit: l'histoire objective de la littérature et de la création artistique féminines reste à écrire. Néanmoins nous avons voulu, dans le cadre de cette page spéciale, en donner un rapide aperçu pouvant servir d'introduction à une étude plus approfondie (5).

Maurice JOYEUX, Jean-Louis GÉRARD, Gérard SCHAAFS.

(4) Nous avons évoqué son souvenir dans le M.L. n° 87 de février 1963.

(5) Bibliographie recommandée:

- Françoise d'EAUBONNE, «*Le complexe de Diane*», (Érotisme ou Féminisme), Julliard, 1951.
- «*EUROPE*» nov.-déc. 1964, «*La femme et la littérature*».
- Hélène MAHAS, «*La femme dans la littérature existentielle*», P.U.F., 1957.
- «*TABLE RONDE*» n°99, mars 1956, «*Psychologie de la littérature féminine*».